

temps à s'apercevoir que ce n'est pas précisément cette politique de pacification que la raison voulait qu'on suivît. Non seulement on n'a jamais cessé de se battre en Orient, mais à côté des conflits déclarés, il y a des conflits latents, dont on sent obscurément qu'ils surgiront un jour ou l'autre, quand sonnera l'heure propice. En ce moment, c'est en Anatolie et en Cilicie que la guerre se continue ; qui oserait affirmer que demain ce ne sera pas en Macédoine et dans les Balkans qu'on en viendra aux mains ? Quelle est donc cette politique qui n'a pu faire cesser la guerre dans le présent, qui l'a peut-être préparée pour l'avenir ? Ce n'est pas, il faut l'indiquer très nettement, une politique française, c'est avant tout une politique anglaise. Il est un peu mélancolique de constater, mais il est nécessaire de le faire, que nous qui occupons — ou qui occupions — en Orient une place prépondérante, nous dont la langue y est si largement répandue, nous dont les établissements couvrent littéralement tout le Levant, nous qui d'autre part possédons des intérêts économiques plus considérables que ceux de n'importe quelle puissance : banques, chemins de fer, ports, concessions de toute sorte, nous sommes depuis la fin de la guerre, en Orient, à la remorque de l'Angleterre. Elle mène le train et nous suivons. Nos intérêts en ont souffert et en souffrent. Notre prestige s'en va diminuant chaque jour : aux yeux des populations indigènes nous avons l'air de ne pas savoir ce que nous voulons, ou de n'avoir pas la force de faire prévaloir notre volonté. Tout cela est pour nous profondément regrettable ; il ne semble pas, par contre, à voir la situation générale, que les intérêts de l'Europe y aient beaucoup gagné.

L'Angleterre avant la guerre paraissait peu se soucier du Levant. Son pavillon certes s'y rencontrait, parfois plus souvent que le pavillon français, mais cela tenait à la supériorité de sa marine marchande et au déclin de la nôtre. D'autre part, même dans les Echelles, les colonies anglaises étaient peu nombreuses. C'est à peine par exemple si à Salonique on comptait une dizaine de sujets britanniques, dont plusieurs d'origine maltaise parlaient à peine l'anglais. Les intérêts économiques anglais si on les comparait aux nôtres, étaient peu considérables, sauf peut-être à Smyrne où une ligne de chemin de fer était concédée à une compagnie anglaise ; c'était d'ailleurs l'Echelle où ils avaient la situation la plus